

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDREU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 15 novembre 1912) and Temperature (Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O. Lne. Fahrenheit Centigrade).

Les Sociétés de préparation militaire.

Le ministre de la guerre en France vient de manifester une fois de plus l'intérêt qu'il porte aux Sociétés de préparation militaire et l'encouragement qu'il entend leur donner.

tisfaisante. Il leur reste à gagner, sinon les campagnes, du moins les chefs-lieux de canton et les communes importantes. C'est affaire de temps et de persévérance.

Roses de Bulgarie.

Au bord des grands Balkans, et contre la Srednagora sauvage, des vallées charmantes s'étalent en plaines joyeuses, et lorsqu'on pénètre dans les maisons, l'hospitalité des hôtes s'empresse à réjouir la visite du voyageur par mille gourmandises.

Mais aussi c'est que, pour obtenir un litre, un seul litre de cet élixir, il faut plus de 4,000 kilos de pétales et qu'à deux hectares sont nécessaires pour fournir ces 4,000 kilos de matière première.

La Bulgarie compte une récolte annuelle d'environ 13 millions de kilos de fleurs, ce qui lui permet, par un rendement en essence de 3,000 kilos, d'assurer les 910 de la production mondiale.

Et, cependant, cette richesse locale est bien primitivement entretenue là-bas. Les plantations initiales se font en ouvrant des sillons dans lesquels le paysan dépose de longues tiges qui s'enracinent et développent très vite une végétation abondante.

Par la suite les champs de roses reçoivent à l'automne un labour sommaire effectué avec cette charrue sans versoir qui rappelle la "sabane" des Petits-Russiens; parfois, en février, les femmes s'en vont sacrifier le sol à la houe. Et puis, sans aucune taille, sans aucun soin arboricole spécial, il n'y a plus qu'à attendre le temps de la floraison.

Quant à la distillation, elle souffre de la même indifférence traditionnelle, et, en dehors de la grande usine de Kazanlik, où l'on traite les pétales dans des alambics à vapeur, seuls les appareils rudimentaires à lente et incomplète extraction, sont universellement employés dans les campagnes.

Depuis longtemps déjà on cherche, en France, en Allemagne, en Russie, à implanter la culture des roses bulgares en améliorant la race indigène des Balkans par le croisement, l'hybridation avec la rose de nos pays. La rose bulgare est, en effet, une fleur quasi sauvage avec trois rangées de pétales qui ne donnent qu'une récolte annuelle; et si l'on arrivait à faire produire à chaque fleur une corolle de huit à dix rangs de pétales et deux récoltes, profit culturel en serait considérable.

Voici plus de dix ans que M. Gravaireaux, le créateur de la roseraie de l'Hay, poursuit avec ténacité la recherche de cet heureux croisement. Toutefois, comme les résultats qu'il a obtenus ne sont qu'encourageants, mais pas définitifs, il continue consciencieusement ses travaux.

plus de fleurs, il ne reste que des rameaux d'épines.

Sur les champs de batailles

Nous empruntons à M. Pierre Millet, de curieux souvenirs de sa vie de reporter militaire durant la dernière campagne entre les Grecs et les Turcs. Avec son merveilleux talent qui saisit sur le vif les impressions parfois si fugitives, il fait revivre à nos yeux toutes les horreurs de la guerre.

Cette guerre gréco-turque à laquelle j'assistai, voici quinze années, dans les rangs de l'armée ottomane, m'a laissé des souvenirs inoubliables. Ce goût jeune et sauvage que prend la vie et que je viens de signaler fait accroître par l'acquisition d'une ou deux centaines de mots d'une langue nouvelle, les mots élémentaires, les mots dont se servent les enfants, enregistrés par l'oreille seule, au fur et à mesure des plus pressantes nécessités: pain, viande, eau, cheval, montagne, rivière, manger, boire, dormir, mourir.

Et comme on n'a guère les idées que des termes qu'on possède, au bout de quelques jours mon âme était devenue singulièrement puérile; la partie supérieure, la partie civilisée de mon cerveau ne pensait plus que sous forme de rêves délicieux et confus. J'avais cependant une besogne à accomplir, et j'accomplissais de mon mieux. Mais la lettre ou le télégramme envoyé, je retombais dans cette espèce de passivité infantile. Les incendies qu'allumaient les Turcs au cours de chaque bataille — il est "bon" d'allumer des incendies: cela fait savoir aux grands chefs et au reste de l'armée l'avance qu'on a prise, et où on se trouve; chaque métrier en flamme et un phare sinistre, — ces dévastations si fréquentes me semblaient toutes naturelles; à moi aussi elles m'apparaissaient plus que comme des signes fort utiles pour suivre le progrès d'une colonne d'attaque. On se bécotait bientôt également sur l'aspect de la mort: les cadavres rencontrés étaient vite devenus un trait assez ordinaire du paysage et nous ne les considérions le plus souvent que du point de vue professionnel, pour apprécier la portée ou le mérite du tir. Il est même sûr qu'à force d'en voir, officiers et soldats arrivaient à une espèce d'indifférence confortable à leur propre destin. "Volez-vous que je vous indique un moyen d'engraisser?" me dit un jeune lieutenant turc, Halil bey, le lendemain de la bataille de Pharsale. "C'est bien facile. Vous recevez un échantillon de drap dans la ventre, et le lendemain, vous êtes comme ça!" Et il m'arrondissait les mains autour de sa taille, en riant de sa bonne plaisanterie. J'éprouve une honte infinie à m'en souvenir bien plus choqué à cette heure qu'au moment où je l'écoutais. Alors mon endormissement égalait presque le sien. L'étrange courage d'ailleurs que celui de ces Turcs, et si différent du nôtre: fait d'une espèce d'insouciance et fataliste devant le péril. Un de mes collègues, correspondant d'un journal anglais, m'a conté que lors de l'an des premiers combats qui eurent lieu, au col de Mélonas, il remarqua une compagnie d'infanterie ottomane fort instamment avertie. De temps à autre un homme tombait; et cependant son chef, vieux capitaine à la barbe toute grise, mordait paisiblement dans un morceau de pain. Mon confrère s'approcha de lui: "En vous mettant derrière ce pli de terrain, à cent mètres en arrière, lui fit-il observer, vous épargneriez la vie de vos hommes et vous feriez d'assez bonne besogne." Le vieil officier garda quelques instants le silence, puis, continuant à mâcher sa bouche: "Ah! vous croyez? ... On m'a dit de me mettre là!" Et il y resta.

Je me souviens aussi d'un blessé que je rencontrai le soir de la bataille de Domokha. Un éclat de bombe lui avait enlevé le nez et la plus grande partie de la mâchoire; on le ramenait à l'hôpital improvisé de Pharsale, hissé sur le bât d'un mulet. De sa face effrayante on apercevait plus que les deux yeux. Le reste n'était qu'une éponévrosable bouillie de sang. Il se tenait pourtant bien ferme sur sa monture, et ce fut certainement par une espèce de bravade et pour réagir contre l'horreur pitoyable que m'inspirait ce masque silencieux et sanglant, que j-dis à mon "soyvari", le cavalier juif qui m'accompagnait et me servait d'interprète, car il parlait un français très pur: "Vous pourriez peut-être lui demander s'il ne veut pas une cigarette?"

Je le jure, je ne pensais pas que la question serait "réellement" posée. Mais mon cavalier la posa. Et le fantôme terrible fit lentement "oui", de la tête. Il prit la cigarette que je lui tendis, l'alluma au feu que je lui présentai en rapprochant mon cheval de sa monture, et s'éloigna tranquillement. Cette existence brutale nous avait fait, on le voit, des coeurs insensibles. Nous avions pris l'habitude de reposer nos yeux sur les pires misères sans nous en soucier: le jour où la poudre parlait justifiait tous les autres. On fait toutefois édit du nous faire comprendre la particulière atrocité de ces guerres entre musulmans et chrétiens. A mesure que nous avançons, villes et bourgades se vidaient de leurs habitants: nous ne trouvions qu'un désert.

Victorieux, les Turcs massacraient du moins les seuls êtres vivants qui fussent, avec les chiens, demeurés dans les campagnes et les villages: les porcs, ces bêtes impures. Partout l'on rencontrait ces animaux saignés à la gorge, pante lants sur les tas de fumier. Pour les chiens, les vainqueurs leur laissaient la vie, mais sans les nourrir. Devant tout à fait sauvage, ces bêtes affamées devaient les milliers de chevaux, morts farouches, que l'armée semait derrière elle; parfois on les voyait sortir du ventre de ces charognes, ou ils s'étaient enroulés comme des nidos, couverts de saie et de sang, les crocs en avant farieux, prêts à défendre leur nourriture infame. J'ai vu de ces malheureux chevaux, attaqués alors qu'ils étaient encore vivants, se sayer de se relever pour lancer une rade. Puis, ils retombaient à côté de la poignée d'épaves vertes que leurs conducteurs, par suprême pitié, avaient déposés à côté d'eux. Il y avait aussi dans le ciel de grands tournoisements de vautours. Et tout cela ne nous faisait plus rien, je vous dis! Une seule fois, vers la fin de la campagne, j'eus subitement la conscience douloureuse du crime effroyable que la guerre est en soi. C'était après la bataille de Velestino, et je traversais seul les petites collines arrondies qu'on appelle encore, de leur vieux nom illastre, les Cynocéphales. On entendait de toutes parts un bruit étrange et gai, comme de valses choquées: c'étaient des milliers de petites tortues que le printemps et le désir de l'amour avaient fait sortir de terre. Tout à coup un grand hurlement, des espèces d'aboiements douloureux envahirent cette rumeur; et d'un champ de blé vert je vis jaillir une vieille femme pressée que, presque chauve, avec de rares cheveux blancs sur les côtés de la tête, des cheveux tout pleins de vermine et de terre. Pour quoi était-elle demeurée là, tandis que toutes les siennes s'en étaient allées? L'avait-on oubliée? Avait-elle vu le rester auprès d'un malade ou d'un blessé? Je n'en saurais jamais rien. Elle était là, voilà tout, et elle hurlait. Elle hurlait indéfiniment, lamentablement: elle hurlait de faim. Je lui jetai un pain, qu'elle se mit à dévorer comme une bête sauvage. Et c'est alors, alors seulement que j'ai vu la guerre, le mal de la guerre, la misère et la souffrance injuste des innocents, de ceux qui ne peuvent pas rendre le coup. C'est d'une laideur sans nom. Et c'est bas.

On vient d'éditer en Allemagne les lettres de Gustave Freytag, le célèbre auteur du roman "Doit et a-oir". Elles sont adressées à sa femme, donc écrites avec une entière liberté de causerie. Leur succès, auquel se mêle un peu de scandale, rappelle celui des Mémoires du prince de Babeloube.

Lettres de Gustave Freytag.

Ces lettres, datées de 1887, donnent de curieux détails sur les intrigues qui se nouèrent à la cour de Prusse dès le moment où l'on soupçonna toute la gravité de la maladie du kronprinz, futur empereur Frédéric III. Comme les informateurs de Freytag étaient le docteur Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, Norman, Roggenbach, etc., tous de l'entourage intime de Frédéric III, la valeur documentaire de ces lettres est appréciable.

On se souvient que le médecin Bergmann se prononçait pour l'opération, tandis que le médecin anglais Mackenzie, appelé par l'influence de la princesse impériale, s'opposait à toute opération. Le prince Guillaume, futur Guillaume II, et Herbert de Bismarck appuyèrent l'opinion de Bergmann et traitèrent Mackenzie de charlatan. Le conflit est nettement accusé par cette correspondance de Freytag. Les lettres contiennent aussi d'intéressantes anecdotes sur les rapports du prince Guillaume et de Bismarck. Un jour, le futur Guillaume II dit au chancelier: "Votre Excellence a fait là quelque chose de bien sot", et Bismarck lui répondit: "Dieu veuille que votre Majesté ne fasse jamais de plus grosse sottise!"

Les anecdotes sur les Balkans ont une actualité toute particulière: Freytag en raconte une sur le mariage du prince de Battenberg avec une fille de Frédéric III. L'empereur Frédéric avait chargé le grand duc de Bade d'informer Bismarck qu'il désirait ce mariage. Bismarck répondit qu'il quitterait sa charge plutôt que de laisser faire un tel mariage. "Ce mariage, dit le chancelier, peut nous valoir la guerre avec la Russie", et il finit par gagner l'Empereur à son avis. Alors intervint l'impératrice; elle rappela à l'Empereur qu'il avait donné sa parole de faire de Battenberg son gendre. "Elle cria", raconte Freytag, l'Empereur gémit et frappa des deux poings sur la table, mais il ne pouvait parler, sa maladie l'en empêchait. Finalement il se leva, prit l'impératrice par la main, la conduisit jusqu'à la porte, la refermant derrière elle à tour de bras. Ensuite il s'affaissa dans son fauteuil et se mit au lit pour deux jours.

La plus vieille plante du monde.

C'est un rosier, qui se trouve dans le cimetière de la petite ville d'Hildesheim, dans le Hanovre. Il a 1,100 ans et aurait été planté vers l'an 800 par Charlemagne. Au XIe siècle, l'église contre laquelle il était placé, fut détruite par un incendie et la tige principale de la plante mourut. Mais de nouvelles pousses jaillirent bientôt des racines. Elle couvrent maintenant un mur, haut de douze mètres et long de quinze, et chaque année, cette plante, la plus vieille chose vivante du monde, donne à profusion de merveilleuses roses, qui embaument le cimetière d'Hildesheim.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS

Il y a quantité de personnes qui ont si souvent entendu les ritournelles du Trouvère rabachées par les orgues de Barbarie qu'elles en sont dégoûtées; et pourtant chaque fois que cette pièce se trouve à l'affiche, on est sûr de voir salle comble à l'Opéra. Il faut donc que cette vieille pièce possède certaines qualités qui puissent au cœur aussi bien qu'à l'esprit, ce qui ne pourrait être dit de beaucoup d'autres opéras. Le Trouvère est dramatique, il est mélodieux, et plait tout autant au musicien de talent qu'à l'amateur.

Pour la représentation de ce soir la direction a choisi ses meilleurs artistes. Presque toutes les étoiles scintilleront, et nous aurons l'avantage d'assister aux débuts de la basse noble, M. Corrigio, dans le rôle de Fernand. A la matinée de dimanche, "Thais" sera donné à une représentation à prix populaires pour la seule fois de la saison. Dimanche soir, la belle opérette de Lecocq, "Le Jour et la Nuit", sera à l'affiche.

Il est fort probable qu'à la représentation de gala en l'honneur de la visite de l'escadre américaine la pièce offerte sera "Mme Butterfly". Le contrôle est ouvert, tous les jours, de 10 à 5 heures, chez Werlein, 605, rue du Canal.

TULANE.

L'engagement de M. William Hodge dans "The Man from Home", qui a été donné cette semaine au Tulane, a certainement été un succès complet. Hier soir ce théâtre avait salle comble, ce qui prouve combien le public apprécie les efforts faits par ce théâtre pour leur donner satisfaction. La vente des billets pour Get Rich Quick Willingford, qui a commencé hier devant de plus en plus forte — et certainement le succès de ce théâtre est assuré pour la semaine prochaine.

CRESCENT.

Le public se montre de plus en plus satisfait en venant tous les jours très nombreux assister chaque jour à l'attrayante comédie "The Traveling Salesman". Cette charmante pièce a été jouée ici déjà, mais cette année plus que jamais elle a remporté un brillant succès. Demain la matinée aura lieu aux prix populaires.

ORPHEUM.

Des chants exclusifs et des costumes de genres extraordinaires seront l'attraction de Mlle Lydia Barry à l'Orpheum la semaine prochaine. Mlle Barry a un large répertoire de chansons très originales. Sur le programme il y aura une double entrée. On remarquera Bert Leslie dans the Slang King, M. George Simondet, le ténor lyrique, la troupe de You Os avec ses acrobates, Carson et Willard, comédiens allemands, et Bogert et Nelson. Le programme courant, qui commence par "The Mountain Ash Male Choir", attirera une large audience.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT PAR DANIEL LESUEUR DEUXIEME PARTIE

L'un contre l'autre

—Oh! mon cher prince... Comment allez-vous? Quel était ce goniat? Vous savez, si vous m'accordez le plaisir d'être votre témoin... Euh... Non, non, n'avez pas le duel en Angleterre. Aussi, c'est une occasion qui me divertirait beaucoup. —Well, Mad... What ever are you waiting for? ... Demanda lady Carington, essayant de mettre la tête à la portière, sans y réussir, va les dimensions incompréhensibles de son chapeau. —Me voilà, madam. Au revoir, comtesse Freddy. Au revoir, prince. —Au revoir, à quand?... murmura-t-il éperdu. Elle prononça très haut, lui plongeant au fond des yeux un calme regard d'irrévocable volé. —Mais... bientôt... Dans quelques mois. A notre retour de Japon.

de ses habitudes, il ne sortit pas assésit, pour faire un tour à cheval au Bois.

Il n'y manquait guère, cependant, à quelque saison que l'on fit et quelque temps qu'il fit, plus qu'il ne manquait de s'arrêter au retour chez Gastinne-Bellette pour moucher quelques cartons. Anjoard'hui, lorsqu'on vint le prévenir que le groom était là avec le cheval, — un groom et un cheval, tous deux anglais, qu'il gardait en pension à Paris toute l'année, — il fit donner l'ordre que la monture et l'homme s'en retournassent. D'une minute à l'autre, il attendait un coup de téléphone de prince Omiroff, qui allait l'aboucher avec le second témoin et les envoyer ensemble chez le docteur Delchamps.

VIII UN DUEL INATTENDU

Le comte Frédéric de Hawkeberry n'avait pas de domicile fixe à Paris. Quand il y venait, ce qui lui arrivait souvent, il prenait un appartement à l'hôtel du Danube, place Vendôme. Le matin qui suivit la fête de Pré-Ostels, il s'était levé de bonne heure, suivant son habitude. Mais, dérogeant à une autre

de paquebot pour le Japon, décidées à n'employer que des lignes anglaises et des navires anglais.

Lord Hawksberry souss. Son valet de chambre parut au seuil du petit salon qui lui servait de fumoir et de bureau. —Mylord?... —Les fleurs ont été portées au Palais Hotel? —Stroement, mylord. J'ai assisté moi-même tout à l'heure au départ du garçon, rue Royale. —On avait bien exécuté ce que je voulais? —Absolument. C'était admirable. Et très facile à emporter dans une auto ou en wagon. —Parfait. A ce moment, le téléphone particulier de l'appartement résonna dans l'antichambre voisine. —Voyez ce que c'est, et apportez-moi l'appareil, Richard. Le domestique revint presque immédiatement. Mylord, c'est du bureau, en bas. Une dame demande à voir mylord.

—Une dame! A huit heures de matin! Quelle dame?... Qu'est-ce que cela veut dire? —Je ne sais, mylord. —Allez voir, Richard. La dame était parfaitement "lady-like", au dire de Richard, qui s'y connaissait. Mais elle ne voulait pas donner son nom. —Faites-la monter, Richard, commanda lord Hawksberry. Ce serait une diversion à son

impatience. Lorsqu'il pénétra dans le grand salon, où Richard introduisit la visiteuse, il s'exclama, abasourdi. Son flegme britannique ne se résista pas à une telle surprise.

La personne qui se tenait debout au milieu de la pièce avait le visage couvert par une de ces voilettes en dentelle blanche à ramages, sous laquelle les traits se brouillaient au point de devenir méconnaissables. Mais quelle femme possédait cette taille, cette silhouette? Quelle femme s'habillait ainsi de vêtements souples, sans lignes précises, dont les plis tombaient avec une grâce noble de péplum? —Flavianna! s'écria le comte. Et, tout de suite, se reprenant, avec le plus profond respect: —Princesse, venez-vous me faire le grand honneur de vous assoir chez moi? La merveilleuse ballerine accepta un fauteuil et releva sa voilette. Lord Hawksberry s'enchaîna les yeux de cette figure d'une gravité suave, toute pétrée de finesse, d'esprit, de bonté, de tristesse sère. Comment définir un tel charme? Ce n'était pas une beauté classique. Mais quelle séduction! Un pli de la bouche, la flamme pesante du regard, ces cheveux ombres ondoyant autour du front blanc. —ah! pour

celui qui la contemplait, y avait-il rien sur terre plus capable de faire palpiter délicieusement un cœur d'homme?

—Je suis trop heureux... murmura Frédéric de Hawksberry. Flavianna dit précipitamment: —Je viens à vous comme à un galant homme et à un ami, pour vous demander un service. Il ne put que répéter: —Je suis trop heureux. Et, chez cet homme rigide, compassé, d'une telle maîtrise de soi, le ravissement intérieur, en se trahissant au tremblement de la voix, à la timidité souriante des prunelles, à la gaucherie de l'attitude, prenait une éloquence de sincérité dont une coquette même se fût attendrie. —Oh! s'écria Flavianna, mon Dieu!... pourvu que je n'aie pas osé! Les gentilhomme anglais se ressaisit. —Madame, vous n'avez jamais tort en vous adressant à moi respectueux de vos servitudes. Si vous m'accordez l'immense privilège de pouvoir vous servir, je ne vous importunerai pas de la gratitude infinie que j'en pourrai garder. —Flavianna se considéra, prise d'une hésitation. —Je devine en vous une âme libre chevaleresque, lord Hawksberry. C'est pour cela que j'ose une démarche en dehors de tous les usages. Mais, à présent, je

crains d'abuser de votre générosité... Oui, je crains... Elle s'arrêta. —Ne craignez rien, prononça-t-elle. Et il répéta plus fortement, l'engagement d'un regard à toutes les abnégations, à tous les sacrifices: —Rien! —Je vous remercie, fit-elle, avec la même espèce de solennité qu'il avait mise dans les derniers mots. Frédéric se détournait, et quelques pas, secoua le front, comme pour dissiper une impression douloureuse, puis il revint se placer devant la jeune femme. Sur son g'abre visage anglo-saxon rien ne se liait qu'une attention empreinte, et cette loyauté, ce sérieux, ce respect de ses propres sentiments, cette défiance pour ce qu'il adorait, dont l'intention décidait Flavianna à lui présenter une étrange requête. —Maintenant, madame, demandez-moi ce que vous voulez. —Lord Hawk-berry, m'a-t-on bien informé en me disant que vous alliez être le témoin de prince Omiroff, dans un duel? —On vous a bien informé. —Un duel avec le docteur Delchamps? —Oui. —Le provocation s'est produite hier soir, comme je venais de sortir de scène? —Exactement.

—Et il répéta plus fortement, l'engagement d'un regard à toutes les abnégations, à tous les sacrifices: —Rien! —Je vous remercie, fit-elle, avec la même espèce de solennité qu'il avait mise dans les derniers mots. Frédéric se détournait, et quelques pas, secoua le front, comme pour dissiper une impression douloureuse, puis il revint se placer devant la jeune femme. Sur son g'abre visage anglo-saxon rien ne se liait qu'une attention empreinte, et cette loyauté, ce sérieux, ce respect de ses propres sentiments, cette défiance pour ce qu'il adorait, dont l'intention décidait Flavianna à lui présenter une étrange requête. —Maintenant, madame, demandez-moi ce que vous voulez. —Lord Hawk-berry, m'a-t-on bien informé en me disant que vous alliez être le témoin de prince Omiroff, dans un duel? —On vous a bien informé. —Un duel avec le docteur Delchamps? —Oui. —Le provocation s'est produite hier soir, comme je venais de sortir de scène? —Exactement.